

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 17

Artikel: Un cas étrange
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE LOT DE BAPTISTE

Dédié au Lausannois inconnu qui a gagné le gros lot de cinq millions.

*Lisant, mercredi, sa gazette,
Baptiste, au déjeuner, apprend
Qu'il vient de décrocher, mazette,
Un petit lot de deux cents francs.*

*Il en avise la Marie,
Son épouse, et lui dit tout bas :
— J'ai gagné à la Loterie,
Deux cents francs, mais n'en parlons pas !*

*— Vraiment, ça n'en vaut pas la peine,
Deux cents ! dit-elle, et sans tarder
Chez la voisine, à perdre haleine
Elle court vite bavarder.*

*— Je vous annonce que mon homme
Vient de gagner deux mille francs,
Ça n'est pas une grosse somme,
Mais deux mille francs, ça se prend !*

*— Je vous le dis en grand mystère.
— Comptez sur moi, on est discret !
Mais quelle femme peut se taire
Quand on lui confie un secret ?*

*L'instant d'après, chez la modiste
Notre voisine babillait,
Affirmant que l'ami Baptiste
Avait gagné cinq gros billets.*

*La voisine est peu cancanière
Mais avec un certain culot
Elle va dire à la meunière :
— Baptiste gagne un des gros lots !*

*La meunière à la charcutière,
La charcutière au fils Angot
En parlent la journée entière
En arrondissant le magot.*

*Et le soir à l'Hôtellerie,
Fêté par tous ses compagnons,
Baptiste avait, grâce à Marie,
Gagné le lot de cinq millions !*

LA PÊCHE EST OUVERTE

A F., pêcheur.

LE lac est gris, agité de courtes vagues pressées qui s'en vont toutes vers Yverdon ; un rouleau de brume épaisse et feutrée cache la rive fribourgeoise ; au-dessus, le ciel est clair, barré seulement de trois ou quatre écheveaux de nuages. Sur Estavayer, rouge, sans rayons, le soleil monte.

Vous qui connaissez les aspects de notre lac, vous qui le consultez depuis votre enfance, vous dites : « Aujourd'hui nous aurons un « gonfle » de bise — et vous avez raison. Ménagères, mettez un fagot de plus dans le fourneau de la chambre, et vous, mamans, entortillez vos petits mioches partant pour l'école dans de longs cache-nez ou d'amples châles vaudois. « Qui dit bise en janvier, dit grand froid ».

Sur le lac, au large, appuyé contre le mur de brume et secoué par l'eau dure et mauvaise, un trait noir : un bateau. Il n'est pas là pour son plaisir, tant s'en faut ! Il travaille, c'est aujourd'hui le 26 janvier, l'ouverture de la pêche.

C'est la reprise du travail et pour nos pêcheurs, les risques, les sorties par tous les temps, la pêche avec ses hasards, ses bonheurs et ses désastres, ses captures miraculeuses — brochets de trente livres, banc de bondelles, truites de banquet fédéral, que sais-je ? — et plus souvent la pêche avec ses jours maigres, ses filets vides ou déchirés, abîmés par le courant, remplis de brindilles, d'herbes lacustres, de mousses, et ses hommes transis et trempés.

Pêcheurs de mon lac, c'est avec courage que vous reprenez le travail ; les sorties régulières qui se feront plus douces aux aubes de prin-

temps, mais qui sont dures et rudes maintenant. Vous irez « tendre » le soir ; et « lever », à l'aurore ; le reste du temps vous le passerez à étendre, sécher et raccommoder vos filets : bondelières légères et fines comme une toile d'araignée, berfoux plus lourds et goujonnières aux mailles serrées.

Depuis bien des semaines le lac était désert, les grèves abandonnées ; il y avait bien quelques « grands filets » séchant leur longue écharpe blanche le long des roseaux, d'un piquet à l'autre ; il y avait quelques « palénières » aux larges mailles, il y avait aussi le garde-pêche passant de cabane en cabane et récoltant pour la pisciculture les œufs de palées dans un bidon de fer. Mais, c'était l'exception.

Maintenant la vie sur le lac va reprendre ; au long des grèves, les petites cabanes auront de nouveau leur panache de fumée bleue et leurs filets séchant sur « l'étendage ». C'est encore l'hiver, mais déjà les jours s'allongent et l'ouverture de la pêche annonce le printemps.

* * *

Philosophe, tranquille, vous inquiétant peu du reste du monde, vous, pêcheur, mon voisin, vous êtes content de reprendre possession de votre lac.

A la maison, vous étouffiez ; vous avez raccommodé vos filets, vous avez monté de nouvelles toiles, fait des « begnets », mis des plombs, préparé des navettes, refait des mailles par centaines... Tout est prêt quant au matériel de pêche.

Et vous... vous avez dormi en prévision des matinées entières, vous avez lu des romans, vous avez écouté les commérages, vous avez « pris vos vacances » comme vous dites ; et vous avez voulu en profiter, mais tout au fond de votre cœur, tout le long de ces six semaines, il y a eu l'ennui. « Vous aviez l'ennui » comme l'on dit chez nous. L'ennui de ces flots durs et froids, l'ennui de votre bateau, de votre voile grise, triangulaire et de vos rames, l'ennui de votre cabane, des rideaux de filets tassés au fond et vous attendant...

Pour tromper cet ennui, chaque jour de vos vacances vous êtes descendu au bord du lac — histoire de n'en pas perdre l'habitude — et le gravier du petit chemin entre les saules et les frênes, roule sous votre pas familier.

Vous prenez la clef sous la poutre et dans votre baraque, face au lac, devant la porte ouverte, vous vous asseyez un moment. C'est que vous en avez déjà assez de la vie renfermée, du raccommodage en chambre, des longues heures passées à faire provision de sommeil et de souvenirs littéraires... C'est que vous aspirez, depuis le premier jour des vacances, à la solitude de votre grève, à la compagnie des grèves et des foulques qui s'approchent du bord pour vous seul...

Les jours ont passé et vous en avez jusque « par-dessus la voile » (style lacustre) des commérages du village et des visites des voisins.

Vous êtes philosophe et un peu misanthrope et même la lecture du *Conteur* vous ennue. Ah ! c'est le moment que ça change — pour vous — pour votre épouse et pour les voisins dont vous ne supportez plus qu'avec peine les innocents bavardages.

Enfin, le voilà revenu ce bienheureux 26 janvier — et ce matin, tout là-bas, sur le lac de bise, contre le rideau de brume, c'est vous, mon voisin, qui avez repris le travail.

Vous tirez l'un après l'autre les filets que le courant a déjà passablement tortillés et embrouillés — vos mains sont glacées — l'eau ruisselle sur votre surfit et votre brave bateau tape sur la vague lourdement...

Qu'importe ? C'est le premier jour qui est le plus dur ; après... le pli du travail sera repris.

Vous vous redressez un instant et, à pleins poumons, vous respirez l'air glacé du large. C'est votre lac et vous l'aimez — et cette vie dure et dangereuse parfois, elle vous plaît : tous les goûts sont dans la nature !

Vous allez rentrer, la voile grise se gonfle et le cap est mis sur le petit port qui vous attend, couché à l'abri de ses môles bas bordés de roseaux.

Il y a du feu dans le poêle de fonte de la cabane, du café au lait bouillant, du pain et de la confiture sur la table devant la petite fenêtre — et votre femme est là pour vous aider à débrouiller les filets, à décharger le bateau. C'est elle qui prend le panier du poisson... Ce soir, il y aura de nouveau à la gare les caisses plates avec les panaches de feuilles de roseaux qui dépassent les bords...

Dans ces caisses, perches, brochets, truites, bondelles claires, vous partirez pour Genève, Berne ou La Chaux-de-Fonds.

La pêche est ouverte... Bonne chance aux pêcheurs de notre lac !

Journal d'Yverdon.

Milandre.

La Patrie Suisse. — Dans le No 17, du 28 avril : un reportage illustré sur les Landsgemeinden ; Les jardins japonais ; Et les enfants, causerie d'Henriette Charasson ; Une vocation, nouvelle par W. Thomi. Dans les actualités : une superbe page illustrée sur l'exposition féline à Genève ; les éclaircissements genevois célèbres Saint-Georges ; l'inauguration des courts de tennis du Lausanne-Sports ; les matches de dimanche, etc. Romans, rubriques, supplément féminin, etc.

UN CAS ÉTRANGE



L y a trois mois environ que ce pauvre Rafiat commença à donner de sérieuses inquiétudes à son patron.

Quelques minutes avant la fermeture de l'établissement, il se présenta devant lui. Il était visiblement embarrassé, comme un homme qui a un pénible aveu à faire.

— Patron, dit-il, d'une voix que l'émotion faisait trembler, j'aurais une grande faveur à vous demander. J'espère que, jusqu'ici j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous donner satisfaction dans toutes les besognes que vous m'avez confiées et je vous serais profondément reconnaissant si vous consentiez à faire droit à ma requête.

— Mon ami, fit le patron avec une bienveillance encourageante, parlez. Je suis content de vous. Vous êtes un employé ponctuel, exact, zélé et consciencieux. Je n'ai jamais eu l'occasion de vous adresser une réprimande et si je puis vous donner une marque de mon estime, je le ferai avec le plus grand plaisir.

— Eh bien ! Monsieur, voilà : Je voudrais que vous m'accordiez l'autorisation de rester chaque jour une heure de plus au bureau.

Le patron manifesta la stupeur d'un monsieur qui vient de recevoir à l'improviste un coup de poing dans la poitrine. Le moins qu'on puisse dire de lui c'est qu'il ne s'attendait pas à une chose aussi imprévue et il fit, comme l'on dit « un nez ».

Si Rafiat lui avait demandé une augmentation, un congé, il n'eût pas été pris au dépourvu, mais un employé qui vous demande un prolongement de sa présence au bureau est, on en conviendra, un drôle de particulier.

Le patron lui parla doucement, avec des ménagements.

— Vous n'êtes pas souffrant ?

— Oh ! non, monsieur, au contraire, jamais je ne me suis senti en meilleures dispositions.

— J'aurais peur que vous vous fatiguiez.

— Ne vous en faites pas, patron et accordez-moi ce que je sollicite ce sera pour moi, un encouragement et une preuve que j'aurai su mériter votre estime.

Il fallut bien en passer par où le bougre voulait.

Rafiat resta une heure, quelquefois une heure et demie de plus au bureau et l'on ne peut pas concevoir quelle somme de travail il accomplit en plus, c'est inimaginable.

Mais, quinze jours après il revint à la charge :

— Patron, je n'ai pas assez de travail, il y a des moments où je suis obligé de me croiser les bras, ça ne peut pas durer comme cela. Je me

ronge, je me consume : fournissez-moi davantage de besogne.

Le patron fronça les sourcils. Les exigences de Rafiat devenaient excessives et le mettaient dans le plus cruel embarras. Mais comme, après tout, Rafiat n'avait jamais fait preuve de mauvais esprit, qu'il ne montrait pas la tête, en dessous, à ses camarades de bureau, qu'il ne cherchait pas à les pousser à des manifestations déplacées et qui eussent compromis la prospérité de la maison, le patron se montra une fois de plus indulgent et, par bonté d'âme, il accorda à son employé ce que celui-là lui demandait :

— C'est entendu, dit-il, je vous fournirai plus de travail, mais j'espère cette fois que vous serez raisonnable et que vous n'y reviendrez plus.

Cette phrase ne signifiait rien. Le patron l'avait prononcée en souvenir de son père qui la lui avait dite, jadis, chaque fois qu'il avait eu une réprimande à adresser à son fils.

Hélas, le pli était pris.

Rafiat avait eu deux démonstrations successives de la faiblesse à son égard de son patron : il lui eût fallu un caractère héroïque pour n'en pas abuser.

Pourtant, un mois se passa, puis un autre mois encore. Rien de nouveau.

Le patron observait Rafiat. Celui-ci n'était pas naturel, on voyait bien qu'il avait encore une idée de derrière la tête, qu'un orage s'amasait en lui qui finirait par éclater.

Bref, il n'était pas dans son état normal et son attitude inquiétait tout le monde autour de lui. Il bûchait comme un sourd, sans lever la tête, à se tuer.

Enfin, avant-hier, une nouvelle catastrophe se produisit et cette fois, vraiment, Rafiat dépassa un peu trop les bornes permises.

— Patron, supplia-t-il, je gagne trop, vous ne devez pas pouvoir vous y retrouver, diminuez mes appointements de moitié ou sinon j'aurais le regret de vous tirer ma révérence.

Devant cette mise en demeure le patron suffoqua. Une sueur froide perla à son front.

— Je ne gagne pas le quart de ce que vous me donnez, ajouta Rafiat. Je vous vole, cela ne peut pas durer plus longtemps.

Le patron répliqua froidement :

— C'est bien, laissez-moi le temps de réfléchir, je vous rendrai réponse ce soir.

Puis, il téléphona au médecin, le pria de venir examiner un particulier qui donnait des signes évidents de déséquilibre cérébral.

Le médecin arriva.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Je vous avais parlé de Rafiat, vous m'aviez conseillé d'attendre, de ne pas le contraindre, son araignée le travaille plus que jamais. Je suis très inquiet à son sujet.

Le docteur examina le pauvre diable, prit sa température, s'informa s'il n'avait jamais eu de méningite ou de typhoïde. Il prescrivit à Rafiat du bromure, des douches et confidentiellement il dit à son patron :

— Il faut avoir égard aux longues années de bons services qu'il vous a données; accordez-lui encore ce qu'il demande, mais, à la première récidive, mettez-lui la camisole de force.



LA CHANSON DE MADELINE

16

(Suite).

O honte !... Mais, attendez : n'était-elle pas ma cousine, par hasard ? Une cousine, presque une sœur ; c'est une sœur avec qui l'on fait le gentil. On la regarde sans se damner ; on lui parle sans la compromettre ; on l'embrasse, parce que, tout petits, nos deux mères nous l'ont

ordonné. On leur obéit... quinze ans après. Oh ! si je l'avais eue pour cousine !... Mais elle n'était pas ma cousine. Un scrupule d'historien en herbe, une probité de l'esprit qui devait me rendre digne d'élever un jour la voix parmi les savants, me ferma la bouche. J'eus beau chercher dans nos parchemins la permission de l'aimer. J'avais, en lettres gothiques, dressé notre arbre généalogique jusqu'au siècle où les Périer vinrent de France, chassés par la révocation de l'Edit de Nantes. Entre nos deux maisons, pas la plus légère passerelle matrimoniale ; pas même un couloir dérobé. En fait d'ancêtres communs, nous n'avions que papa Noé.

De tous mes persécuteurs, le plus fougueux était le gros Pleaux. A l'austère énergie avec laquelle il me souffletait du nom de Madeline, je crus qu'il n'aimait pas les filles : brune ou blonde, il ne cultivait point cette mauvaise herbe-là. Hélas ! notre fête scolaire du mois de juillet, ce qu'on appelle chez nous les Promotions, devait m'être cruelle : depuis lors, je me suis toujours défié de mon flair d'amoureux !

Ce jour des Promotions, je m'en faisais pourtant un triomphe personnel. Après une brève défaillance, un bon coup de collier m'avait ramené au premier rang de ma classe, et permis d'arracher enfin la place d'honneur à Jules Pleaux ! Victoire éclatante, définitive : le vaincu venait de faire sa première communion, quittait l'école cette année-là. Aussi, le matin des Promotions, au temple, à la distribution des prix, tout rouge d'émotion, je reçus un beau volume doré sur tranche, avec des palmes sur la couverture. Le volume de Pleaux valait cinquante centimes de moins !... Bref, je montais au Capitole...

L'après-midi, tout le monde s'était donné rendez-vous dans une jolie clairière de la forêt de Niallin, une vallécule en forme d'amphithéâtre. On s'y rendait en famille ; parents, enfants, magistrats, confondus en une commune allégresse, faisaient cercle autour de jeux variés, courses, sauts, mât de cocagne ou de collations offertes aux élèves. Les grandes corbeilles de gâteaux passaient dans les rangs, les verres de petit vin blanc circulaient à la ronde. Un tir à l'arbalète réunissait les « grands ». Le but ? Un disque de carton doré, tout hérissé de rayons anguleux : lune ou soleil ? il n'importe. Le décrocher vous faisait roi. Je n'attrapai point la lune, même avec mon carreau d'arbalète ; mais un rayon tomba que je plantai à mon chapeau, comme une plume de chevalier errant.

Alerte ; un appel de fanfare, un vibrant « garde à vous » faisait bondir tout le monde ; pas un pied léger qui ne dévalât vers le bas du vallon ! Ce fut une trombe, une avalanche de valseurs. Au fond de l'amphithéâtre, une ceinte de petits sapins coupés de la veille et fichés dans la pelouse formaient un rond de danse. Dans le gazon ras tondu, où l'on avait aplani les taupinières, de timides marguerites à blanche collerette ouvraient leurs petits yeux jaunes. Jeunes gens, à vos dames ! Ouvrez l'œil, ou l'on vous les prendra ! Et vous, fillettes, quittez les jupes de vos mamans, faites une gentille révérence, et en avant !

Madeline était là, aux côtés de sa tante. Elle avait mis, comme ses compagnes, corsage blanc, jupon vert de Vaudoise, et chapeau à pomme en paille blanche comme en portaient les filles de Montreux. Ses bras nus jaillissaient de courtes manches bouffantes, protégés du soleil par de longs poignets noirs. Aux sons vibrants des cuivres qui préludaient à la danse, ses petits pieds s'agitaient en mesure ; elle brûlait de prendre son élan. Valses, polkas, scottishs, montferines elle les savait toutes sans avoir pris de leçons. Sautillant de-ci, de-là, avec ses compagnes d'école, elle avait appris d'instinct les pas les plus difficiles.

Bien que fort médiocre valseur, je pouvais m'en tirer encore. Allons, puisqu'elle brûle... Et moi donc !... Mais tout ce monde, ce plein amphithéâtre qui nous regarde !... Pendant que je

promenais les yeux autour de moi, avec la peur du ridicule, un premier couple se risquait dans le rond. C'était le dernier de ma classe, qui, bravement, se lançait avec sa petite Montreuse en jupon vert. Et comme l'amphithéâtre battit des mains :

— Comme ils sont gentils ! Voyez, ils rient de tout leur cœur ! disait-on autour de moi.

Et tout l'amphithéâtre riait avec eux, du même rire ingénu ; et d'autres jolis couples d'entrer en danse. Allons, j'allais l'inviter !

Mais voudrait-elle de moi ? Elle n'avait plus l'air de me connaître. Et si j'allais essayer un affront ?

Non, je ne l'inviterais pas !

Entraînante, ensorcelante, endiablée, de tous ses cuivres qu'embrase le soleil de juillet, la fanfare versait dans les cœurs le vin de feu des juvéniles folies. Jeunes, vieux, les magistrats eux-mêmes, frétilant de toute leur ventripotente personne, bref, tout l'amphithéâtre dansait en rond, le greffier Pleaux avec la régente, le régent avec la femme au gendarme, l'assesseur avec la veuve Chaubrenique. On dit même — je n'ai pas constaté le miracle — qu'on a vu Mlle Véronique ébaucher un pas seul et le régent Tové esquissier un sourire...

— Allons, m'écriai-je en moi-même, courons, volons inviter Madeline !

Et je fis un pas en avant, puis deux bonds en arrière : j'avais vu le diable ! Entre elle et moi, se dressait la petite tête triangulaire à binette pointue de Juliane Quenoupe. Les Quenoupe à Cerniat ! Elles venaient prendre part à une fête où personne, certes, ne les conviait. Que diraient ces pies-grièches en me voyant valser ? Il me semblait déjà les entendre :

— C'est ta bonne amie ! C'est ta bonne amie !

Non, non, je ne l'inviterais point !

(A suivre.) Samuel Cornut.

Densité des corps. — Ah ! vous apprenez à conduire, chère mademoiselle ! Je vous en félicite. Et, dites-moi, qu'est-ce qui vous a paru le plus dur, jusqu'ici ?

— Le plus dur ? Je crois bien que c'est un tronc d'arbre et un boute-roule.

Cœur tendre. — La vieille marquise du Château-Branlant voudrait faire sa sieste habituelle d'après-dîner, mais une mouche insolente estime que le nez de la marquise doit offrir un dessert délicieux.

La respectable dame, ancienne présidente de la Société protectrice des animaux, trouve cet insecte insupportable, mais ne voudrait pas sa mort. Elle sonne son valet de chambre.

— Baptiste ! Voulez-vous attraper cette vilaine mouche. Vous la garderez dans votre main fermée et vous la lâcherez délicatement par la fenêtre du balcon.

— Bien, madame la marquise ! Mais je ferai remarquer à madame la marquise qu'il pleut très fort, en ce moment.

— En ce cas, vous attendrez qu'il ne pleuve plus.

— Bien, madame la marquise. Mais si cela devait durer ?

— En ce cas, vous abritez la pauvre bête avec votre parapluie !

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

**AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES**



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne

Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange

Envois à choix à collectionneurs.

Albums.

Catalogues, Fournitures philatéliques.

Faut pas s'en faire !!!

Se morfondre serait folie,
Mieux vaut vivre que trépasser ..

Au diable : la mélancolie,

Un „DIABLERETS" la fait passer.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.